

# Introduction

Déjà, les gravures les plus anciennes ont fixé les grands motifs d'Alger, ce qu'elle restera tout au long des siècles : une ville bâtie sur des collines dont les pentes descendent doucement vers la mer qui l'embrasse. Au temps des Turcs, sous l'emprise cruelle des califats, la ville escaladait vers son faîte ou dégringolait vers la mer selon la manière dont les peintres et les graveurs la voyaient. Mais la double attraction qui la conduit renvoie toujours à une image devenue mythique : un triangle blanc cerné de murailles et clos de lourdes portes contre lesquelles venait se briser la mer. C'était au temps de la Course, quand les razzias menées tout autour du Bassin méditerranéen ramenaient dans le port des chrétiens apeurés et rendus esclaves. Le temps où les mers étaient infestées de pirates qui semaient la terreur et faisaient la fortune d'Alger. La ville attendait patiemment leur retour régulier, qui charriait des files d'esclaves et de cargaisons arraisonnées. Le temps de la splendeur peinte par Delacroix dans des palettes rouge et or, où rutilaient la

cruauté et la barbarie, les richesses des étoffes et des bijoux, toute la « volupté orientale » qui fascinait avec effroi l'Europe romantique. Au-delà d'Alger, c'étaient de vastes territoires laissés aux tribus nomades, où sévissaient le choléra et la typhoïde, où les animaux sauvages semaient la terreur, où les terres peu cultivées servaient d'immenses pacages, où dans les marécages abondaient miasmes et virus.

Alger aux mains des Turcs vivait de la Course dans une forme de sérénité fondée sur la terreur, la tyrannie et l'autorité de fer des califes. Alger était douce et sauvage à la fois, cruelle et tendre, fière et servile, lâche et orgueilleuse, brutale et sereine. D'une très grande clémence, le climat qui la berçait faisait croire à un ordre qui jamais ne cesserait. Alger droite dans sa sereine présence, et dont les maisons cubiques parties à l'assaut de la colline haute donnaient, du plus loin de l'horizon, l'impression d'un poing brandi qui tiendrait un drapeau vaincu. Ainsi vivait Alger : hors de ses murs, la violence

des mers et des assauts, la douleur des captifs et, à l'intérieur, un ordre immuable auquel répondait la tranquillité des jardins suspendus qui donnaient déjà une idée du paradis d'Allah. Sa configuration exceptionnelle lui a conféré très tôt, presque originellement, le statut de ville de légende. De ville-culte. De ville mythique. Ou encore d'icône. Cette sacralisation est due sans nul doute, avant même son histoire politique, à sa situation singulière. C'est au cœur d'une anse profonde qui incurve les côtes algériennes que s'est logée cette ville dont les eaux qui l'accueillent sont apaisées. D'un point à l'autre de cette anse, de la Pointe Pescade au cap Matifou, tout un ensemble de plateaux, de (frais) vallons, de douces collines, auxquels on donna le nom de « massif d'Alger ». C'est là que nichaient des maisons de plaisance, comme les nomment les chroniques du XIX<sup>e</sup> siècle, villas de style mauresque bâties au milieu de jardins luxuriants et odoriférants où poussaient en liberté grenadiers, caroubiers, figuiers, oliviers, orangers. El-Djezaïr, la ville blanche, avec son chalet de maisons cubiques descendant jusqu'à la mer. Décor enchanteur donc qui surprit les Français quand ils y débarquèrent, émerveillés par la splendeur lumineuse du site et par la beauté orientale des bâtiments. À la fois la grâce et le mystère. La grande voile triangulaire

et blanche à quoi ressemble Alger aussi bien sur les gravures ottomanes que sur les premières cartes postales du XIX<sup>e</sup> siècle ne fut pas dénaturée par la conquête française. Au contraire, malgré les destructions inévitables de la « ville basse », les architectes français eurent à cœur de conserver cette étonnante apparition que ne cessaient d'admirer tous ceux qui y accédaient par la mer. Aujourd'hui encore, Alger, dont l'image générale reste conforme au plan français, ne saurait être modifiée dans son équilibre magique.

Un triangle et un balcon sur la mer : c'est à cela que pourrait se résumer l'image d'Alger.

Quand les Français prirent en main la rénovation de la ville conquise, ils n'eurent de cesse de l'ouvrir sur la mer. Le peuple indigène, très sédentarisé et rural, avait alors comme par nature le dos tourné à la mer. Si c'était par elle que la ville prospérait (les actes de piraterie), les habitants d'Alger ne la regardaient guère ni ne l'approchaient. La mer fut toujours considérée comme un espace étranger et inconnu qui faisait peur : peuple terrien, ils préféraient se tourner vers les faubourgs et les djebels verdoyants, la Bouzareah, El-Biar, Kouba, Birmandreïs, Rouïba, Maison-Carrée, Aïn Taya. Alger, devenue française, brigua le statut de seconde ville de France, et rien ne fut trop ingénieux pour l'embellir. Assainie,

adaptée aux exigences modernes, préservée, bâtie, elle acquit très vite une réputation internationale : toute l'élite de l'Europe voulut s'y rendre, tous les artistes et tous les écrivains. Rêve d'Orient et d'Occident mêlés, elle était devenue unique au monde, bénéficiant d'un climat exquis et constant.

Alger naquit ainsi d'une longue histoire. Jadis Icosium, cité punique, elle s'appela encore Île des Buissons : comptoir carthaginois du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Sa position et le charme naturel de sa situation appelaient déjà à s'y installer, ce que fit le prince berbère Bolloguin qui y bâtit la première Casbah au X<sup>e</sup> siècle. Au cours des siècles qui suivirent, El-Djezaïr connut de multiples évolutions, révolutions de palais, installations de deys, conspirations, sièges, mais ses possesseurs eurent toujours soin d'embellir la cité, de construire de nouveaux édifices, d'agrémenter ceux datant déjà de l'époque romaine, d'édifier des mosquées pour en faire la ville la plus religieuse de la région, d'imaginer des jardins toujours plus délicieux, de tapisser les murs de leurs maisons de marbre et de carreaux provenant des vaisseaux européens arraisonnés. C'est dans ce contexte digne des récits orientalistes les plus célèbres que s'est établie la réputation mythique d'Alger : ville secrète et aux mille visages, symbole de la

puissance orientale, siège de tous les imaginaires et de toutes les mythologies.

Quand les Français arrivèrent sur les côtes toutes proches de Sidi-Ferruch, déjouant à revers la vigilance des Turcs, hormis l'importance stratégique que cette prise pouvait revêtir, ils connaissaient les témoignages anciens évoquant le mystère et le charme de la cité : « C'est une ville qu'on ne peut se lasser d'admirer, et dont l'aspect enchante l'imagination, déclare au XIII<sup>e</sup> siècle un voyageur maure, Abou Mohamed el-Abdery. Assise au bord de la mer, sur le penchant d'une montagne, elle jouit de tous les avantages qui résultent de cette position exceptionnelle, elle a pour elle les ressources du golfe et de la plaine. Rien n'approche l'agrément de sa perspective... » Au XVII<sup>e</sup> siècle, Jules Marnier, un ancien esclave chrétien affranchi grâce à une rançon livrée par des œuvres de charité catholiques, note dans son journal : « La situation de cette fameuse demeure de corsaires est sur le penchant d'une montagne, laquelle s'élève peu à peu depuis la marine dans le pays, représentant, aux passants en la mer, les degrés d'un théâtre, la variété des édifices, qu'on y voit presque entiers, et fait trouver la vue fort plaisante. »

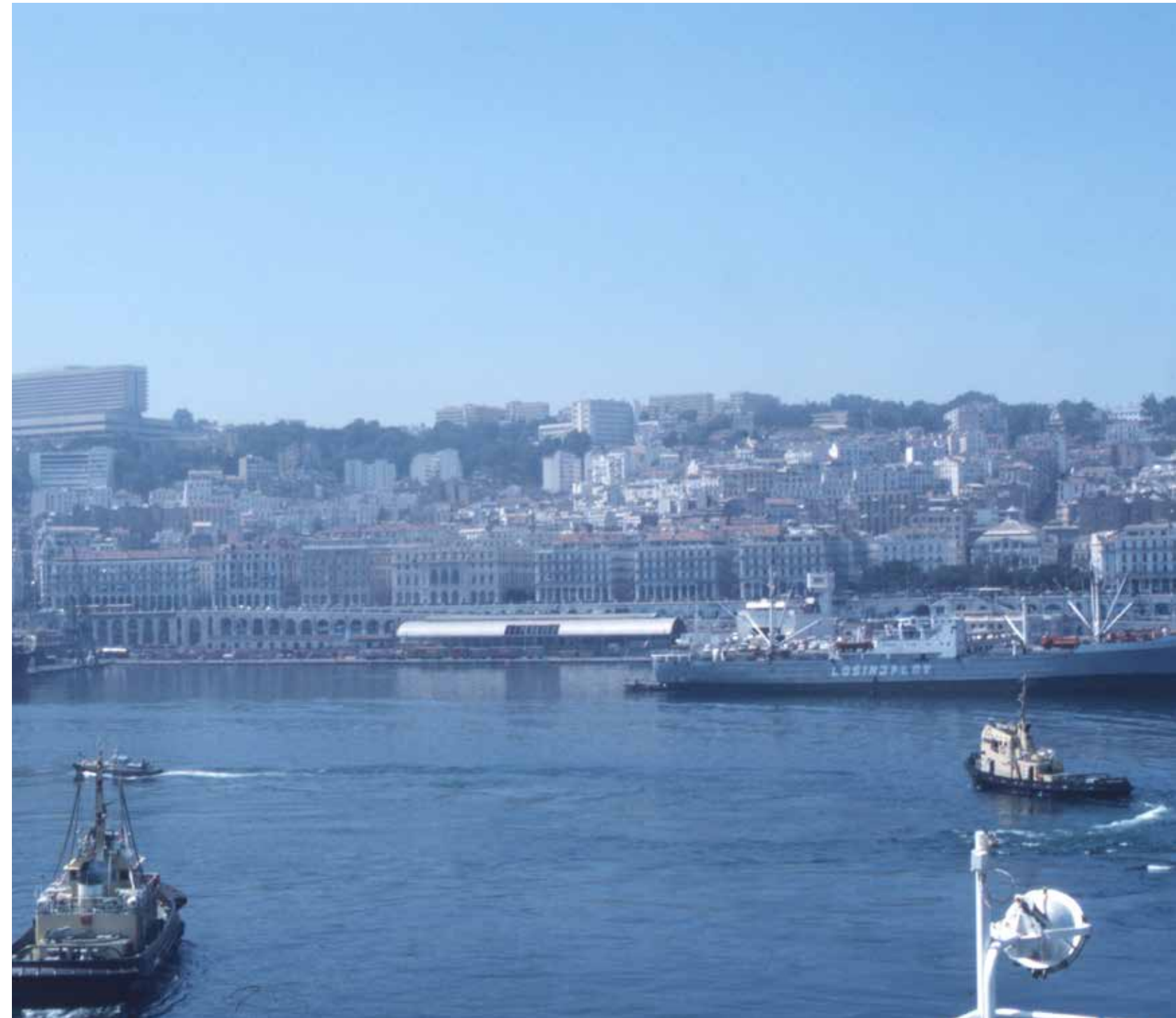
Les témoignages apportés par les nouveaux occupants ne se lassent pas de célébrer la beauté d'Alger et de ses environs champêtres. Ainsi, Léon Galibert

écrit non sans exaltation : « Un réseau inextricable de chemins sinueux traverse dans tous les sens la campagne qui avoisine Alger et en fait un véritable labyrinthe. [...] Le sol est entièrement recouvert de vignes, de pastèques, de melons, d'orangers, d'acacias, de chèvrefeuilles, de peupliers mélangés de nopals à rosaces jaunes et de toutes les brillantes variétés de la flore numidienne. [...] C'est au milieu de ce tapis d'émeraudes et d'opales, que s'élève Alger, la victorieuse, la bien gardée... »

Alger apparaît ainsi tel un joyau enchâssé dans une nature prodigieuse et généreuse, comme le souligne encore le peintre Eugène Fromentin, émerveillé de tant de beautés : « Alger ! Un triangle blanchâtre sur des plateaux verts... Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand la ville s'illumine et se colore à ce rayonnement qui tous les matins lui vient de La Mecque, on la croirait sortie de la veille d'un immense bloc de marbre blanc, veiné de rose... »

C'est donc semblable à une merveille qu'apparaît Alger aux yeux éblouis de ses nouveaux maîtres. Pendant les cent trente années de l'occupation française, ses habitants et ses visiteurs ne cesseront de célébrer la beauté d'Alger, sa situation privilégiée, son climat tempéré, et cette grâce qui n'appartient qu'à elle. Après l'Indépendance, malgré les malheurs de

la guerre, les occupations successives d'étrangers qui n'ont pas hésité à défigurer le pays, la guerre civile, malgré l'usure du FLN au pouvoir, malgré la montée d'un islam menaçant, malgré une urbanisation le plus souvent anarchique, Alger reste cette ville mystérieuse et pleine d'attraits. Elle est certes, depuis 1830, le cœur névralgique des gouvernements successifs, elle a bénéficié de nombreux aménagements dus à son statut de capitale, mais cela n'est pas la seule raison. Quelque chose échappe à l'explication, qui est d'un autre ordre : une position tellurique singulière, une énergie intérieure qui lui donne des forces de ressourcement inouïes, des flux de vie qui la nourrissent en permanence. La mer n'y est pas étrangère : elle ourle ses rivages et ses fondations, elle n'y est jamais dangereuse, accueillante aux collines alentours. Les grands poètes de l'Algérie ne s'y sont pas trompés : du fameux incipit de *Noces* d'Albert Camus aux stances lyriques des poètes algériens contemporains, tous ont décrit l'appartenance d'Alger au sacré. Il n'y a pas que Tipasa qui soit « habitée par les dieux », mais bien elle aussi, Alger, la Blanche et la Secrète, l'Immaculée et l'Orgueilleuse, la Fièvre et la Sauvage, l'Ardente et la Violente, la Sage et la Paisible. Car elle est tout cela en même temps, ouverte à l'illimité de la mer et à la douceur arrondie de ses



L'arrivée à Alger.



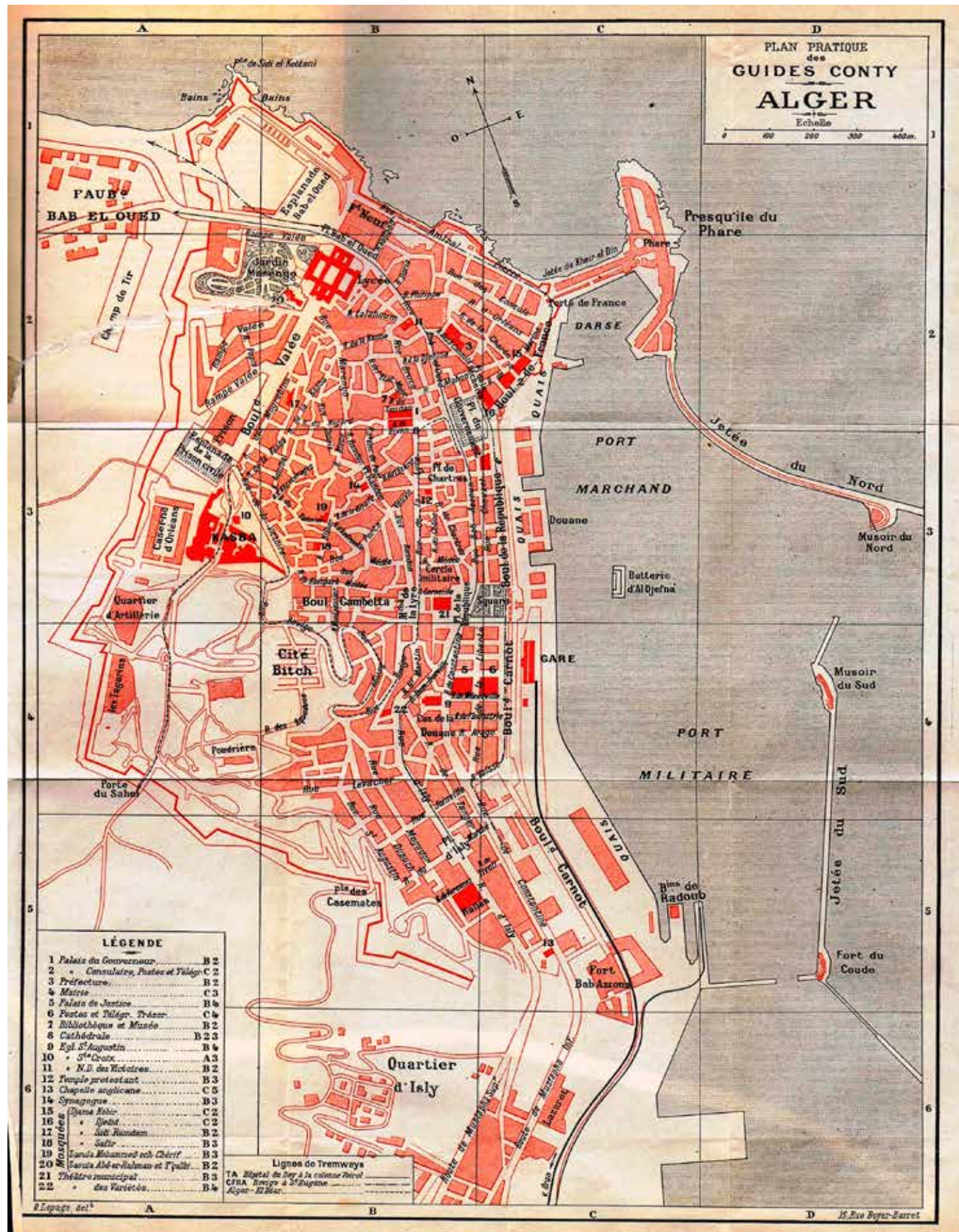
collines. Ceux qui l'habitent sont dotés des mêmes énergies, que la proximité de la mer et sa fréquentation quotidienne encouragent. Comment expliquer autrement le départ des dizaines de milliers d'Algérois, quittant leur ville en pleurant ? Ni le ressentiment ni la vengeance ne les habitaient alors, mais le sentiment profond, déchirant, d'être soudain abandonnés, jetés littéralement à la mer. Et de fait, Alger, leur ville, est restée dans leur mémoire de manière indélébile. Quels que soient les lieux, modifiés forcément depuis cinquante ans, ils retrouveront toujours, dans le dédale de ce qui est devenu une ville orientale avec tout le désordre habituel qui la caractérise, et qui quelquefois en fait son charme dépayasant, le génie d'Alger, comme il y a celui du Caire ou de Tanger, de Marrakech ou de Beyrouth. Tout a changé et rien n'a changé cependant : mystère de son essence, miracle du lieu. À quoi tient cet indéfinissable d'Alger ? Comment parvenir à trouver les mots justes pour définir ce sentiment si singulier d'appartenance et d'exil quand on y réside, ou quand *a fortiori* on y est né ? Cette impression fugitive de se savoir chez soi, dans ce que Camus appelait si justement le Royaume, en écho à celui du paradis chrétien ? La ville coloniale a ourlé ses rivages de bâtiments, de places, de belvédères, de squares et de boulevards, en se modelant

sur le schéma originel, lui donnant ses contours définitifs de sorte que les architectes qui ont succédé aux Français n'ont pu retoucher son plan, préférant œuvrer dans sa périphérie. Alger a donc gardé son visage, des collines à ses plages, de la Casbah au Front de mer, Alger n'a pas changé. Les quelques bâtiments qui y ont été édifiés après l'Indépendance ne sont pas parvenus à modifier sa physionomie, ni les balcons trop encombrés de paraboles et d'objets insolites, ni la foule si agitée qui arpente ses artères. La ville certes s'est étendue, elle a connu depuis l'indépendance du pays des expansions impressionnantes, les centres commerciaux se sont déplacés, les universités se sont éloignées, les institutions elles-mêmes se sont établies dans la périphérie urbaine, délaissant le cœur d'Alger dans sa conception française, elle-même établie sur des bases déjà façonnées. Mais si Alger reste encore Alger, du moins telle que l'ont connue les Français, c'est aussi grâce à sa situation géographique indétrônable. La mer continue d'ourler ses rivages, les collines accueillent toujours ses maisons et ses bâtiments accrochés à elles, la Casbah, quoique remodelée selon des plans de sauvegarde, garde peu ou prou sa fière silhouette originelle. Les voies d'accès qui mènent de l'aéroport au centre-ville ont évidemment changé. La fameuse Route moutonnaire, le

Caroubier ne sont plus tellement reconnaissables et il faut un grand pouvoir d'imagination pour retrouver les traces de ces itinéraires empruntés autrefois pour entrer dans la ville. Mais, dès lors que l'on y pénètre, la magie qu'elle recèle agit toujours. Les bâtiments construits par les Français demeurent, la baie, la rade, le port, la Casbah, les grandes artères, les parcs du Jardin d'essai au parc de Galland, les places et les squares, les rampes et les escaliers publics, tout est là. Intact. Lavé par le souffle vivifiant de la mer qui de partout se ressent. Le miracle de cette ville tient au charme secret qu'elle opère sur ses visiteurs. Charme désuet ressenti au milieu même de la modernité, charme oriental avec ses embouteillages légendaires, et sa population, en majorité très jeune, qui l'arpente, et en même temps les signes particuliers de cette terre qui a reçu toutes les influences des deux rives de la Méditerranée : vieille sagesse orientale mêlée au désir furieux de la modernité, art de vivre fondé sur une mémoire ancestrale, et que le climat doux et marin favorise. Un art qui promet à ses habitants d'être en accord avec le soleil et la mer,

d'y trouver toujours une juste mesure. De sorte que l'on peut dire qu'Alger, quoique désormais capitale d'une République indépendante, est d'une certaine manière imprenable. Perle de la Méditerranée, dont la façade lumineuse et éclatante regarde l'horizon, ville d'appel et de souvenirs, jamais totalement conquise, échappant à tous les pouvoirs, parce que bâtie sur tant de strates que tous ceux qui y ont vécu successivement la retrouvent telle qu'en elle-même. Il ne suffit que de s'accouder au balcon des ex-boulevards Carnot et de France, pour que celui qui n'y est pas revenu depuis plus d'un demi-siècle retrouve ses marques, ses repères et ses émotions. Aujourd'hui, pas plus qu'elle n'était totalement française avant 1962, Alger n'est musulmane depuis l'Indépendance. Elle est plutôt un phare éclatant qui veille sur les rives d'une mère commune (*Mare Nostrum*), un point de rencontre, le témoin d'une histoire qui n'a jamais voulu ou pu se défaire de son passé, et le porte, envers et contre tout, bon an mal an, sûre de ce qu'elle a fondé et de ce qu'elle donne encore à aimer et à comprendre, du temps et de la vie.





CHAPITRE 1

# Une apparition



Lors de la prise d'Alger.

C'est ainsi qu'elle surgit de la mer quand le paquebot de ligne la surprend au petit matin. Les côtes sont floues dans le jour naissant, puis se précisent à mesure que le paquebot se dirige vers la rade, et Alger apparaît dans sa lumière blanche. Telle que l'ont déjà représentée les premières

gravures maladroitement gouachées du XVI<sup>e</sup> siècle. Un triangle de maisons dévalant vers la mer, et tout autour les collines qui la cernent comme un écrin. Il faut imaginer ce que devaient être la fierté des Barbaresques rejoignant leur repaire entouré de hauts murs et la stupéfaction





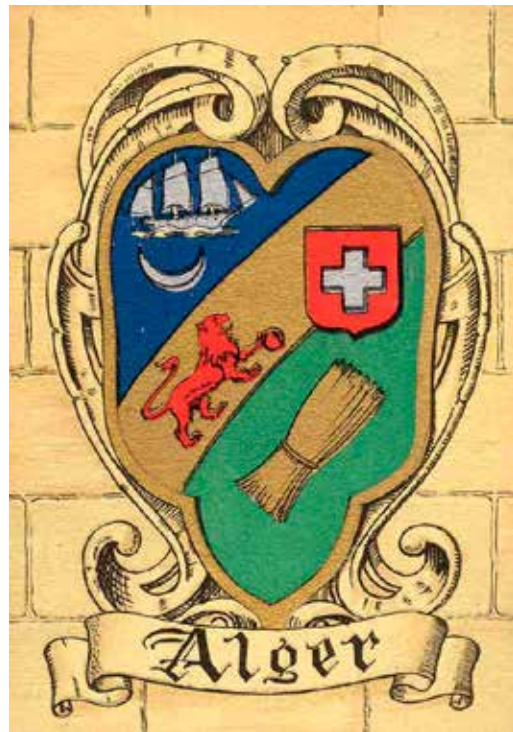
La baie d'Alger aujourd'hui.



des captifs devant cette mystérieuse cité blanche ! Difficile d'imaginer aussi l'admiration des premiers Français posant le pied à Alger après l'avoir contournée par les côtes de Sidi-Ferruch : l'intrigante cité orientale avec ses architectures si étrangères à ce qu'ils avaient pu imaginer, et l'environnement de verdure qui la sertissait ! Ville sacrée, l'appellent aussi ses habitants, avec ses innombrables mosquées, cimetières, mausolées ! Ville cruelle encore avec ses chrétiens mis en esclavage, vendus au marché, ses supplices et ses sombres dédales !

Très vite, Alger devint une légende, longtemps imprenable, défiant le monde occidental, se rendant maître de la Méditerranée, y semant la terreur, fief de pirates sans foi ni loi, et pourtant haut lieu de la grâce et du raffinement, pur chef-d'œuvre de l'Orient, laissant derrière elle des sillages de parfums capiteux, s'adonnant à l'art des jardins, recyclant les trésors pillés des bateaux arraisonnés pour orner ses maisons et ses places !

Apparition donc, parce qu'il s'agit bien de quelque chose d'inouï et d'étranger qui se présente aux yeux de ses visiteurs. L'anse large qui accueille la mer fascine et attire, de ses deux bras qui enserrant les nouveaux arrivants, les collines d'Alger descendent jusqu'aux rivages, et, aujourd'hui encore, c'est libre qu'on en devient captif.



Les armoiries de la ville.

Le retour des pieds-noirs dans leur ville natale ne peut se faire sans une émotion considérable. Ils pleurent d'une émotion inexplicable, comme ils ont pleuré quand ils en ont été chassés. C'est pourquoi l'on peut parler du charme d'Alger, au sens de sortilège. L'apparition porte aux larmes, elle atteint des régions secrètes, que sa beauté apparente bouleverse, cette union entre la mer, la terre et le ciel, la douceur de ses collines, et tout le poids de son histoire, qui ne l'a jamais détruite. Ce qui frappe, c'est la communion entre la ville et la mer. L'une et l'autre s'enlacent et s'échangent. Avant l'arrivée des

Français, la ville gardait cette impression de clôture et d'enfermement qui lui donnait aussi tout le charme des mystères liés à l'Orient. Les Français ont ouvert Alger sur la mer, lui donnant ainsi deux rives, l'une en Occident et l'autre aux portes de l'Orient. Vue des hauteurs d'Alger, la baie s'étale devant nous, dans sa beauté inondée de lumière, ses quais et ses môles s'avancent dans la mer. En la regardant ainsi depuis El-Biar, dans cette maison qu'il avait louée, et qu'il avait surnommée « la Maison devant le monde » parce que justement la vue qui s'y offrait donnait sur le monde entier, jusqu'à l'infini, Albert Camus a parlé de « noces ». Très tôt, il a ressenti cette impression d'union et de lien qu'Alger délivre.

Alger sut inspirer tant de peintres ! Graveurs, dessinateurs embarqués dans les premiers bateaux de la conquête pour rapporter en France des croquis et des témoignages, aquarellistes, peintres reviennent tous de ces voyages avec des souvenirs éblouis. Le goût de l'orientalisme au XIX<sup>e</sup> siècle favorisa la célébration d'Alger. La labyrinthique Casbah entretenait tous les fantasmes et les artistes ne manquèrent pas d'y pénétrer, comme on pénètre un secret. Fascinés par la beauté unique de la ville arabe, émerveillés devant les palais et les mosquées mêlés aux plus humbles demeures, dans un inextricable laciné de ruelles en pente, happés par l'impression générale de

*La Baie d'Alger, par Maxime Noiré.*







franchir un autre monde, ils se livrèrent avec enthousiasme à des représentations le plus souvent marquées du sceau de l'exotisme. L'influence de Delacroix, qui revint d'Afrique du Nord totalement bouleversé, avec des cahiers remplis de croquis et un Journal qui fut fondateur pour la suite de sa peinture, permit de voir l'Algérie et Alger sous un angle plus intérieur, plus spiritualisé. Delacroix aimait ainsi visiter des appartements, rendre compte de l'influence de la lumière et de l'ombre, capter des regards, des attitudes, des postures qui révélaient à ses yeux l'âme algérienne. Il eut la chance de pénétrer dans des lieux tenus généralement secrets, lieux des femmes en particulier, qui lui donnèrent la possibilité de réaliser de véritables chefs-d'œuvre comme *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Mais aussi une multitude de petits croquis, saisis au passage d'un ânier et de sa bête dans un ravin, les petits métiers de la Casbah mais surtout des paysages comme ceux qu'il dessina du haut de la ville et qui embrassaient la rade.

Au xx<sup>e</sup> siècle, le voyage à Alger devint aussi mythique que le Grand Tour d'Italie. Les plus grands peintres de l'art moderne s'y rendirent, et s'y installèrent souvent longuement. Si Foujita, Marquet et tant d'autres en rapportèrent des toiles

*Le port d'Alger, par Armand Assus.*